

**«Luci di Boheme»
«Eppure, si muove!»**

Pierre Lavoie

Numéro 42, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, P. (1987). «Luci di Boheme» : «Eppure, si muove!». *Jeu*, (42), 60–61.

«luci di bohème»

«eppure, si muove!»



Le poète (Raf Vallone) et les «projections de son imaginaire», personnages mi-réels, mi-fantasmatiques qui hantent *Luci di Bohème*. Photo: Servizio Fotografico Priamo Tolu.

À la fois but ultime et obstacle incontournable, un immense mur (gris métallique ou noir, selon l'éclairage) occupe et domine le centre de la scène. Symbole du pays réel, l'Espagne, et du pays mythique, la poésie, où vit le poète aveugle Maximo Estrella, ce mur impose la vision tragique d'un univers où toutes les actions et les relations humaines sont écrasées par cette structure symbolique omniprésente.

«Eppure, si muove!» «Et pourtant, il bouge!» Actionné par un machiniste dissimulé en son centre, ce mur pivote sur lui-même, apparemment mû par la main tâtonnante du poète qui accomplit son dernier parcours — vers la mort — , accompagné par de nombreux personnages mi-réels, mi-fantasmatiques. Souvent difformes et masqués, ces êtres hantent la longue nuit de Maximo, tour à tour leur souffre-douleur et leur gloire nationale.

La force de cette oeuvre espagnole écrite en 1920 réside principalement dans cet alliage du tragique et du grotesque (*esperpento*) qui fait constamment éclater le masque de la souffrance en une grimace sardonique, qui mêle inextricablement les sujets les plus lyriques à la réalité la plus crue et la plus sordide.

Cette oeuvre, prémonitoire des bouleversements qui allaient frapper l'Espagne et, plus largement, l'Europe entière, était à la fois remarquablement servie par une scénographie (d'Enrico Job) et une mise en scène cohérentes et stimulantes (malgré leur classicisme apparent), et enrichie par un jeu d'ensemble précis, vivant, au service du texte et de cette figure centrale du poète visionnaire, impuissant, bafoué.

Seule l'interprétation de cette figure «christique», par Raf Vallone, détonnait quelque peu dans ce tableau inspiré des fresques de Goya. La raison n'en tient pas seulement (malgré les dires de l'interprète) au jeu plus théâtral, plus grotesque des autres personnages, ces «projections de son imaginaire», mais à son propre jeu, désincarné, superficiel¹. Cet obstacle, non négligeable, accentué par ceux de la langue italienne et de la méconnaissance de cette oeuvre au Québec, explique peut-être l'accueil mitigé accordé à cette production pourtant mémorable.

pierre lavoie

1. Il fallait voir Vallone, constamment en quête de l'approbation des spectateurs, scruter les premières rangées à la recherche de réactions complices ou de regards admiratifs...